

INTRODUCTION

La volonté d'édifier une société plus juste et davantage compatible avec la quête du bonheur de tous passe inévitablement par une réflexion sur la question de la répartition et de l'organisation du travail. Déjà Thomas More, inspirateur des utopies modernes, n'oublie pas dans son *Utopie*, publiée en 1516, de définir précisément la place occupée par le travail dans la vie des citoyens peuplant son île imaginaire¹. Personne ne doit rester inactif, chacun doit s'adonner à son métier sans cependant s'y épuiser comme une bête de somme. Le temps consacré au travail ne doit pas excéder les 6 heures, le reste du temps étant consacré au sommeil (8 heures), aux repas, et aux loisirs. Cinq siècles après Thomas More, la garde des Sceaux Christiane Taubira, s'exprimant sur sa vision de la société dans le contexte de l'adoption des projets de loi pour la croissance et l'activité (lois Macron), déclare elle aussi rêver « d'un monde où l'on pourrait travailler 32 heures par semaine » afin de préserver « la vie personnelle et la vie familiale² ». Cette déclaration, qui peut paraître anecdotique, prend toutefois une certaine consistance si on la met en relation avec l'un des piliers essentiels de la culture politique socialiste, à savoir la volonté de réduire le temps de travail³. Ce « projet de société » dans laquelle le travail serait mieux réparti et permettrait l'épanouissement de tous s'enracine dans les origines mêmes du socialisme, dès ses premiers essors au début du XIX^e siècle. Mais avant de considérer comment ces premiers socialistes ont tracé les premières lignes de ce projet, il est nécessaire de replacer leurs pensées dans le temps long de l'évolution des sociétés occidentales pour comprendre comment cette problématique de l'organisation sociale du temps s'est imposée dans le débat intellectuel et politique.

-
1. MORE Thomas, *Utopie ou Le traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, Flammarion, 1987.
 2. Article paru dans *Le Monde* du 20 juin 2015 suite à un entretien accordé par M^{me} Taubira le 19 juin 2015 à BFM TV et RMC : « L'idéal, c'est que les gens puissent travailler 32 heures dans une semaine pour avoir du temps pour se consacrer aux autres dans les associations, pour avoir le temps d'aller au musée, sur la plage, de déambuler, de marcher, de parler à ses voisins d'aller en librairie, au cinéma, au théâtre, etc. Voilà la société dont on peut rêver. » [http://www.lemonde.fr/politique/article/2015/06/20/taubira-reve-d-un-monde-avec-32-heures-de-travail-par-semaine_4658328_823448.html].
 3. La réforme des 35 heures mise en place par les deux lois Aubry en 1998 puis en 2000 s'inscrit ainsi dans la continuité de la loi des 40 heures adoptée par le Front populaire lors des Accords de Matignon en juin 1936. De même, le gouvernement socialiste de François Mitterrand adopte en 1982 l'ordonnance Auroux qui accorde la retraite à l'âge de 60 ans.

L'invention du travail et du « temps de travail »

Pour comprendre comment le temps de travail est devenu progressivement – et notamment à partir du XIX^e siècle – un facteur structurant des sociétés occidentales, il semble indispensable au préalable de bien cerner ce que recouvre cette notion même de travail. Car il n'est possible de parler de « temps de travail » que dans la mesure où le travail constitue une activité autonome, clairement distincte des autres activités humaines, et par là même plus facilement mesurable. Or cette conception du travail est, selon le mot d'André Gorz, « une invention de la modernité⁴ ». Cette idée « d'invention du travail » n'est pas sans conséquence sur le plan philosophique. Elle suggère que le travail ne peut se réduire à une donnée anthropologique – telle que définie par Marx comme une « nécessité physique de la vie humaine⁵ » – et qu'il est au contraire une réalité historique : le travail et la conception qu'on s'en fait sont les produits de conditions historiques toujours particulières. Notre conception contemporaine du travail est le fruit d'une longue évolution amorcée dès l'aube de la modernité. La nature de cette évolution est déterminante pour comprendre la notion de « temps de travail ».

Selon André Gorz, l'invention du travail correspond en réalité à l'introduction de la rationalité économique dans le champ de la « production matérielle⁶ ». Pour les Anciens, il n'existait pas véritablement de catégorie unifiée de travail car les activités de « production » étaient imbriquées dans d'autres types de relations propres à la sphère privée⁷. La liberté de l'homme n'étant possible qu'une fois celui-ci dégagé du règne de la nécessité, le travail était considéré comme une activité avilissante. Le citoyen, voué à jouir de sa liberté dans la sphère publique, s'efforçait donc de s'extraire de la sphère de la nécessité économique en se déchargeant du travail sur ses esclaves et sa femme ainsi qu'en réduisant ses besoins. L'asservissement au travail, tel une peine infamante, signifiait donc *de facto* une exclusion de la sphère publique, une privation « d'identité sociale ». Cette dévalorisation du travail considéré comme activité servile et infamante se retrouve dans le christianisme avec l'épisode de la Chute. Le travail et l'enrichissement qu'il peut permettre restent ainsi déconsidérés jusqu'à l'époque moderne où le travail est encore réservé à l'ordre le plus inférieur (et le plus nombreux) de la société, exclu par là même de toute participation aux affaires publiques.

L'avènement de la Modernité entraîne néanmoins un infléchissement progressif de cette conception dégradante du travail. Cette révolution intellectuelle doublée d'un développement technologique sans précédent – notamment dans le domaine des transports – soutient le projet de se rendre, selon les termes de Descartes, « comme maîtres et possesseurs de la nature⁸ ». Dans cette optique, le travail, entendu comme activité de transformation de la nature par l'homme, jouit d'une progressive revalorisation. L'introduction de la rationalité dans la sphère

4. GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, 2014, p. 29.

5. MARX Karl, *Le Capital*, Livre I, chap. VII, Paris, Flammarion, 2008, p. 210.

6. GORZ André, *Métamorphoses du travail...*, *op. cit.*, p. 34.

7. Voir VERNANT Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero, 1965.

8. DESCARTES René, *Discours de la méthode*, 6^e partie, Paris, Flammarion, 2000.

économique astreint le travail au double paradigme d'efficacité et de productivité. Cette valeur accordée au travail ainsi que les progrès de la notion d'individu rationnel et autonome entraînent l'émergence de la figure du travailleur : le travail devient créateur de lien social et vecteur d'identification sociale. Le travail devient même, selon Max Weber, l'objet d'une apologie dans l'éthique protestante liée intimement à l'essor de « l'esprit du capitalisme⁹ ».

Mais le véritable tournant se situe au XVIII^e siècle avec le développement parallèle du capitalisme manufacturier et de l'économie politique. C'est au moment où s'amorce le processus d'industrialisation que la rationalité économique devient le principe structurant des relations économiques et sociales. Comme l'explique André Gorz :

« La rationalité économique a été longtemps contenue non seulement par la tradition mais aussi par d'autres types de rationalité, d'autres buts et d'autres intérêts qui leur assignaient des limites à ne pas franchir. Le capitalisme industriel n'a pu prendre son essor qu'à partir du moment où la rationalité économique s'est émancipée de tous les autres principes de rationalité pour les soumettre à sa dictature¹⁰. »

La révolution industrielle achève ainsi la rationalisation économique du travail qui s'explique par la nécessité pour les premiers capitalistes industriels de mesurer et de prévoir le coût du travail afin de dégager *in fine* le profit maximal.

La vie en société suppose des échanges entre les individus : plus la division du travail est accentuée, plus les échanges sont potentiellement nombreux, chacun échangeant ce qu'il produit avec ce dont il a besoin mais qu'il ne produit pas. Ces échanges doivent toutefois être justes pour maintenir la communauté d'intérêts entre les hommes. L'échange commercial de biens suppose donc l'équivalence ou l'égalité de ce qui est échangé. Mais encore faut-il pouvoir trouver un moyen de rendre les biens échangés commensurables. Aristote a théorisé le rôle d'intermédiaire joué par la monnaie dans la réalisation de ces échanges de biens différents¹¹. Mais la monnaie n'est qu'un instrument de mesure rendant possible la commensurabilité de marchandises différentes, cela ne résout pas la question de la détermination de la valeur respective de celles-ci. Adam Smith, à la suite d'auteurs tels que John Locke ou Richard Cantillon, affirme dans ses *Recherches* que le travail est la « mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise¹² ». La quantité de travail nécessaire à la production d'une marchandise permettrait donc de déterminer

9. WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2008.

10. GORZ André, *Métamorphoses du travail...*, *op. cit.*, p. 38-39.

11. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, cité in *Le travail*, Paris, Garnier-Flammarion, 2000, p. 80-81 : « Ainsi la monnaie est une sorte d'intermédiaire qui sert à apprécier toutes choses en les ramenant à une commune mesure. Car, s'il n'y avait pas d'échanges, il ne saurait y avoir de vie sociale ; il n'y aurait pas davantage d'échange sans égalité, ni d'égalité sans commune mesure. »

12. SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Garnier-Flammarion, 1999, cité in *Le travail*, *op. cit.* (p. 94) : « Le prix réel de chaque chose, ce que chaque chose coûte réellement à celui qui veut se la procurer, c'est le travail et la peine qu'il doit s'imposer pour l'obtenir. Ce que chaque chose vaut réellement pour celui qui l'a acquise et qui cherche à en disposer ou à l'échanger pour quelque autre objet, c'est la peine et l'embarras que la possession de cette chose peut lui épargner et qu'elle lui permet d'imposer à d'autres personnes. »

la valeur d'échange de celle-ci. Mais comment mesurer cette quantité de travail ? Pour que le travail devienne une quantité mesurable, il était nécessaire que celui-ci soit objectivé, autrement dit qu'il devienne « une chose indépendante, détachée de l'individualité et des motivations du travailleur¹³ ». La rationalisation économique sous-jacente à l'industrialisation transforme le travailleur en une simple force de travail, c'est-à-dire en un facteur de production parmi d'autres, mesurable, comparable et interchangeable. Reste à déterminer dans quelle unité mesurer cette force de travail déployée par les travailleurs. Dans la continuité des réflexions d'Adam Smith, David Ricardo met en évidence que la valeur d'une marchandise peut en dernière instance être exprimée en temps de travail¹⁴.

L'émergence de la notion de temps de travail n'a pas été sans conséquence sur la conception du temps dans ces sociétés en cours d'industrialisation. En effet, la définition de plus en plus précise du temps imparti au travail a entraîné une compartimentation des différents temps vécus par les individus. Alors qu'auparavant les temps dédiés au labeur et aux diverses activités humaines n'étaient pas clairement délimités et s'entremêlaient au cours de la journée, le développement de la notion de temps de travail provoque en retour la clarification de l'usage du temps dans la société industrielle. Il s'opère ainsi une sorte de scission entre le travail et le reste de la vie, une différenciation entre la vie professionnelle et la vie privée « dominées chacune par des normes et des valeurs radicalement différentes, voire contradictoires¹⁵ ».

Le temps de travail devient donc un principe structurant des sociétés en cours d'industrialisation. Mais imposer aux travailleurs une durée de travail rationnellement déterminée pour dégager de leur labeur une productivité maximale ne pouvait se faire sans heurt. L'organisation scientifique du travail industriel devait tenir compte malgré tout du facteur humain : comment persuader des individus, habitués à ne travailler que pour subvenir à leurs besoins courants, de prolonger et d'intensifier leur travail en vue de gagner le plus possible ? La logique capitaliste se heurtant à des logiques traditionnelles (rythme de vie ancestral), les premiers capitaines d'industrie durent user de moyens contraignants pour convaincre leurs ouvriers d'augmenter leur temps de travail en vue de gagner le minimum dont ils avaient besoin pour vivre. Le salaire au rendement – lié à la proto-industrialisation – n'étant pas viable¹⁶, la bourgeoisie opta pour le salaire horaire qui permettait d'allonger la journée de travail des ouvriers contraints de gagner les moyens de leur subsistance. Il y a ainsi une nette corrélation entre l'allongement de la durée du travail au début de la révolution industrielle et la volonté patronale de réduire les salaires, au risque de plonger leurs ouvriers dans l'indigence. La question du temps de travail se trouve donc rapidement au cœur des luttes entre patrons et ouvriers.

13. GORZ André, *Métamorphoses du travail...*, op. cit., p. 42.

14. RICARDO David, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Paris, Flammarion, 1993.

15. GORZ André, *Métamorphoses du travail...*, op. cit., p. 66.

16. CASTEL Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013, p. 367 : « La proto-industrie va se révéler contre-productive surtout quant à l'exigence de rentabiliser les équipements coûteux de la fabrique et de mobiliser pour ce faire une main-d'œuvre fixée et attachée à un travail précis et continu. »

L'allongement de la durée du travail est par ailleurs un constat récurrent dans les différentes enquêtes menées par des observateurs tels que Louis-René Villermé pour la France ou Friedrich Engels pour l'Angleterre¹⁷. C'est qu'il s'agit d'un point nodal de la « question sociale » qui s'affirme progressivement tout au long du XIX^e siècle¹⁸.

L'utopisme des premiers socialistes

Comme pour tout nouveau courant d'idée, l'écllosion du socialisme au début du XIX^e siècle pose la question de ses origines et des raisons expliquant son développement. Pour reprendre les mots de Dominique Desanti : « Une époque fait-elle naître des idées ? Ou simplement surgir celles qui répondent à ses besoins obscurs, à ses aspirations mal exprimées¹⁹. » Il n'est pas l'objet ici de répondre à cette difficile interrogation, mais il est important de rappeler que le socialisme, puisant à des sources multiples, apparaît en Angleterre et en France alors que ces pays sont en pleine mutation industrielle. Les bouleversements profonds engendrés par la révolution industrielle peuvent ainsi expliquer au moins en partie le développement, dans ces deux pays pionniers, d'une multitude de doctrines visant à répondre aux nouveaux enjeux de l'époque.

Le socialisme apparaît donc à la fois comme le fruit et un possible remède de son temps : alors que la société industrielle tend à se mettre en place, des contradictions de plus en plus criantes se font jour et suscitent des réactions de la part des premiers socialistes. Selon Jacques Droz :

« Ce qui attira le regard des hommes, ce fut le “paupérisme”, c'est-à-dire la pauvreté considérée en tant que maladie sociale, la réduction d'un grand nombre d'individus à l'état de chômeurs ou condamnés, malgré le travail fourni, à une misère sans espoir²⁰. »

Il s'agit pour ces premiers socialistes d'apporter une réponse aux maux engendrés par la mise en place d'une forme nouvelle du mode de production capitaliste. Mais face à ce monde nouveau qui se dévoile sous leurs yeux, ces hommes, qui comme l'écrivit Durkheim « sentent le plus vivement notre malaise collectif²¹ », sont conduits à produire une multitude de systèmes sans réels liens les uns avec les autres.

Cette impression de pullulement de doctrines est renforcée par les différences de contextes nationaux. En Angleterre, où la révolution industrielle a été la plus

17. VILLERMÉ Louis-René, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, textes choisis et commentés par Yves TIL, Paris, Union générale d'éditions, 1971 ; ENGELS Friedrich, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, Éditions sociales, 1960.

18. Voir CASTEL Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, op. cit. ; DEWERPE Alain, *Le monde du travail en France, 1800-1950*, Paris, Armand Colin, 2010.

19. DESANTI Dominique, *Les socialistes de l'utopie*, Paris, Payot, 1970, p. 5.

20. DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 1 : *Des origines à 1875*, Paris, PUF, 1972, p. 12-13.

21. DURKHEIM Émile, *Le socialisme. Sa définition. Ses débuts. La doctrine Saint-Simonienne* (1928), édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, p. 12.

précoce, « l'idéologie ne précède pas l'économie, elle l'accompagne²² », d'où une certaine faiblesse théorique mais une rapide vigueur du mouvement ouvrier s'épanouissant notamment dans le chartisme²³. En France, au contraire, les bouleversements révolutionnaires conjugués à un autre modèle d'industrialisation aboutissent à un foisonnement de doctrines et d'écoles ne trouvant pas immédiatement d'appuis solides dans une classe ouvrière encore peu homogénéisée. Dans les autres pays européens, le retard économique et l'absence de véritable culture révolutionnaire expliquent l'essor tardif ou balbutiant du socialisme, hormis en Allemagne où le néo-hégélianisme permettra de donner une consistance davantage scientifique au socialisme par l'intermédiaire de Marx et d'Engels.

L'introduction par ces derniers de l'expression de « socialisme utopique » a permis de rapprocher d'un point de vue théorique les systèmes exposés par Saint-Simon, Robert Owen, Charles Fourier, Étienne Cabet ou encore Philippe Buchez. Si Marx et Engels qualifièrent d'utopique cette première génération de socialistes, ce fut bien sûr en partie pour dévaloriser leurs théories et permettre au « socialisme scientifique » de les supplanter. Néanmoins, ce premier socialisme, que l'on a également qualifié de « romantique », présente bien les principales caractéristiques du genre utopique. Si Marx, comme Proudhon, a pu reprocher à ces penseurs leur manque de rigueur scientifique et leurs élans passionnels, leurs « utopies » n'en gardent pas moins une relation subtile avec le réel. En cela, ces premiers socialistes s'inscrivent donc bien dans la continuité des utopistes qui, depuis Thomas More, mettent l'accent sur les anomalies de l'organisation sociale et politique pour proposer un autre modèle de société idéale. Mais contrairement à leurs prédécesseurs, ces réformateurs sociaux entendent mettre leurs théories en pratique, que ce soit par la promotion de leurs idées auprès des pouvoirs politiques ou plus directement par la fondation de communautés expérimentales. Paradoxalement, c'est peut-être dans cette déviation du genre utopique que réside le principal grief du marxisme à l'encontre de ces penseurs : leur conception idéaliste de l'histoire considérant que ce sont les idées et les opinions qui sont à l'origine du mouvement de l'histoire et non le développement des rapports sociaux ou des luttes sociales. Cette vision erronée de l'histoire, s'expliquant par le « développement [encore] embryonnaire de la lutte entre prolétariat et bourgeoisie²⁴ », porte alors ces hommes à croire que l'instauration d'une société rationnelle ne pourra jaillir que du cerveau d'un homme providentiel. Comme le résume Friedrich Engels dans la brochure *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880), « à l'immaturation de la production capitaliste, à l'immaturation de la situation des classes, répondit l'immaturation des théories²⁵ ».

Ces multiples critiques n'empêchèrent pas toutefois Marx et Engels de reconnaître leur dette à l'endroit de ces socialistes qui, les premiers, appelèrent de

22. DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 1, *op. cit.*, p. 14.

23. THOMPSON Edward-Palmer, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2012.

24. MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, Paris, Flammarion, 1998, p. 113.

25. ENGELS Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880), édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, p. 37.

leurs vœux « l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre²⁶ ». Cette première génération de socialistes aspire en effet à une transformation radicale et avec le moins de heurts possibles de la vie de tous les individus dans une société régénérée par l'application de leurs théories. Jacques Droz explique ainsi que « dans leur pensée il s'agit de restituer à l'homme "la liberté de vivre", c'est-à-dire de créer pour tous les hommes les conditions préalables nécessaires pour un développement harmonieux de leurs facultés²⁷ ». Cette ambition conduit ces penseurs à imaginer avec parfois une extrême précision l'existence des individus peuplant ces sociétés idéales. Si Engels considère que « plus ils [ces nouveaux systèmes sociaux] étaient élaborés dans le détail, plus ils devaient se perdre dans la fantaisie pure²⁸ », il reconnaît avec Marx que cette « description purement imaginaire de la société future, faite en un temps où le prolétariat est encore tout à fait embryonnaire, [...] correspond à son pressentiment, à sa première aspiration à une transformation générale de la société²⁹ ».

Cette ambition de restituer aux hommes leur « liberté de vivre » part donc du constat de la dégradation des conditions d'existence d'une part croissante de la population des sociétés en cours d'industrialisation. L'exploitation des enfants et des femmes, l'allongement excessif de la durée du travail, l'indigence des ouvriers et de leurs familles sont des réalités qui conduisent ces penseurs à s'intéresser à l'organisation du travail. La question du temps de travail, dont l'importance croît à mesure que le salariat et les rythmes usiniers se répandent, constitue de façon explicite ou non un enjeu central dans la définition de leurs sociétés idéales débarrassées de la misère et de l'exploitation. Confrontés au bouleversement de la conception du temps induit par le sacre de la rationalité économique, ces premiers socialistes ont donc été les premiers à en mesurer les dégâts dans la vie quotidienne de leurs contemporains. C'est à leur façon d'appréhender cette « révolution temporelle » que cet ouvrage est consacré.

Cadres historiographique et conceptuel de ce travail de recherche

L'intérêt pour l'évolution de l'organisation sociale du temps et de sa conception n'est pas propre aux historiens. Plusieurs disciplines, de la philosophie à la sociologie en passant par l'économie, ont fait du temps un champ d'investigation à part entière. L'avènement du « temps industriel » à partir de la fin du XVIII^e siècle n'a pas manqué d'attirer l'attention d'économistes et de sociologues soucieux de comprendre l'évolution de notre société actuelle par son histoire. La sociologie, en particulier, a été particulièrement féconde dans l'analyse des conséquences sociales de la révolution industrielle. Émile Durkheim a consacré sa thèse aux répercussions sur le lien social de l'extension de la division sociale du travail du fait de l'industrialisation³⁰. D'un point de vue méthodologique, son relativisme l'a conduit à

26. SAINT-SIMON Claude Henri de, *Le nouveau christianisme*, Paris, Bossange père, 1825.

27. DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 1, op. cit., p. 13.

28. ENGELS Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, op. cit., p. 37.

29. MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, op. cit., p. 114.

30. DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 2013.

considérer que les catégories telles que le temps, l'espace ou la causalité n'étaient que des productions sociales, contrairement à ce qu'affirmaient certains rationalistes comme Kant selon lesquels certaines catégories (dont le temps) étaient universelles. Cette percée théorique a pu permettre le développement de nouveaux champs de recherche en sociologie parmi lesquels la sociologie du temps. Roger Sue retrace brièvement les grandes étapes par lesquelles le temps a pu devenir un objet sociologique, bien que ses contours soient encore assez problématiques³¹. Mais le rejet des conceptions newtonienne et bergsonienne du temps a permis de parvenir à une position commune sur le temps considéré comme une « construction sociale qui est le produit de la diversité des activités sociales qu'il permet de coordonner, d'articuler et de rythmer³² ».

À partir de cette définition minimale, la sociologie du temps a pu construire des concepts permettant de mieux appréhender le temps dans sa dimension sociale. Le concept primordial est celui de temps sociaux que Roger Sue définit comme « les grandes catégories ou blocs de temps qu'une société se donne et se représente pour désigner, articuler, rythmer et coordonner les principales activités sociales auxquelles elle accorde une importance et une valeur particulière³³ ». Parmi ces temps sociaux, nous pouvons citer les principaux à savoir le temps de travail, le temps de l'éducation et de la formation, et le temps libre. Ces différents usages sociaux du temps s'inscrivent dans une certaine « structure des temps sociaux », concept permettant de rendre compte de la dynamique sociale par l'analyse de l'évolution des interrelations entre ces différents temps sociaux. Ces derniers s'articulent autour d'un « temps dominant » que l'on peut définir selon une critériologie proposée par Roger Sue : critère du temps quantitatif, le temps dominant est le plus long à l'échelle du cycle de vie ; critère du temps qualitatif, les valeurs centrales d'une société sont attachées au temps dominant ; critère de la stratification sociale, le temps dominant est à la source des principales différenciations sociales ; critère du mode de production, le temps dominant est celui durant lequel se produit l'économie d'une société ; critère de la représentation dominante du temps, un temps social est dominant lorsqu'il est reconnu et représenté comme tel.

Ces concepts sociologiques présentent un intérêt non négligeable pour les historiens puisqu'ils permettent de définir un nouveau mode de périodisation par l'évolution de la structure des temps sociaux. Le passage d'un temps dominant à un autre correspond en effet à des césures historiques importantes. Jacques Le Goff, par exemple, a ainsi pu mettre en évidence la substitution progressive au cours du Moyen Âge du « temps des marchands » au « temps de l'Église³⁴ ». De même, la révolution industrielle correspond à une césure importante par la concrétisation de la domination du temps de travail. Dans la continuité des travaux de Jacques Le Goff, qui appela de ses vœux « une enquête exhaustive qui montrerait,

31. SUE Roger, « La sociologie des temps sociaux : une voie de recherche en éducation », *Revue française de pédagogie*, vol. 104, 1993, p. 61-72.

32. *Ibid.*, p. 62.

33. *Ibid.*, p. 64.

34. LE GOFF Jacques, « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand », *Annales ESC*, mai-juin 1960, p. 417-433.

dans une société historique donnée, le jeu, entre les structures objectives et les cadres mentaux, entre les aventures collectives et les destins individuels, de tous ces temps au sein du Temps³⁵ », il s'agit dans cette étude d'explorer la participation des premiers socialistes à l'évolution des mentalités accompagnant ce basculement dans la société industrielle et son nouveau régime temporel.

L'ambition de cette recherche est donc de relire l'œuvre de ces socialistes utopiques au travers de ce prisme particulier de leur conception de l'articulation des différents temps sociaux au sein d'une part de la société industrielle naissante, mais également dans le cadre de leurs sociétés idéales. Au sein du pullulement des doctrines qui caractérise le socialisme utopique, quatre auteurs se distinguent par leur appréhension plus précise de la question de l'organisation du temps des individus dans cette société en voie d'industrialisation. Il s'agit de Robert Owen (1771-1858), Charles Fourier (1772-1837), Étienne Cabet (1788-1856), et Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865). Cette sélection s'explique par plusieurs facteurs à la fois pratiques et théoriques. En premier lieu, l'exploration de la matière même de leurs œuvres explique ce choix. Ces auteurs ont accordé une importance particulière à la description minutieuse de l'articulation des différents temps sociaux au sein de leurs projets de réorganisation sociale. Étienne Cabet, dans son *Voyage en Icarie*, ou Charles Fourier, dans sa *Théorie de l'unité universelle*, donnent par exemple des modèles d'emploi du temps régissant la vie quotidienne des individus au sein des communautés. Cette précision s'explique en particulier par leur désir de mettre en application leurs théories dans des communautés expérimentales dont la réussite pourrait entraîner une mise en œuvre à plus grande échelle. De la même façon, Robert Owen, capitaine d'industrie qui présente l'intérêt de permettre une ouverture au contexte anglais, a largement décrit la façon dont s'articulaient les différents temps sociaux au sein de son usine de New Lanark en Écosse. Si P.-J. Proudhon est moins prolixe en détails, il a néanmoins développé des réflexions importantes sur ce nouveau « temps industriel » dans le cadre d'une analyse plus globale du capitalisme et de ses conséquences. Sa pensée, teintée d'un certain conservatisme social, se penche par exemple sur la question de la fériation du dimanche que le capitalisme industriel tend déjà à remettre en cause.

Le choix de ces quatre auteurs se justifie également par le rayonnement de ces auteurs et de leurs pensées au cœur du XIX^e siècle. Ces quatre auteurs ont tous en effet eu une large audience, et pas seulement dans les milieux intellectuels. Ils peuvent ainsi être considérés comme des chefs de files, entraînant avec eux de nombreux disciples. D'après François Bédarida, l'owenisme s'est ainsi imposé comme un courant intellectuel et culturel représentatif du *Zeitgeist*³⁶. Robert Owen a entraîné derrière lui deux catégories de disciples : des ouvriers, constitués en petits groupes ; et des bourgeois au tempérament généreux et épris de réforme. Certains de

35. LE GOFF Jacques, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, cité in LEDUC Jean, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 137.

36. BÉDARIDA François, « Le socialisme en Angleterre jusqu'en 1848 », in DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 1, op. cit., p. 284.

ses disciples comme George Mudie, Abram Combe ou Minter Morgan diffusent et développent la conception oweniste d'un socialisme coopératif³⁷. Charles Fourier, quant à lui, a vu se constituer à sa suite l'École sociétaire, dominée notamment par Victor Considérant qui propage et prolonge les idées de son maître. Ces disciples de Fourier cherchent également à fonder des phalanstères en France, mais également au Brésil ou en Algérie³⁸. Le Familistère de Guise, fondé par Jean-Baptiste Godin, témoigne également de la grande influence exercée par Charles Fourier³⁹. Étienne Cabet est quant à lui à l'origine du plus influent des courants communistes en France, notamment lors de la révolution de 1848. Des groupes icariens se sont ainsi formés dans plusieurs régions comme en Touraine, à Toulouse ou en Vendée. Par son œuvre, Cabet a familiarisé une partie de la classe ouvrière à l'idéal communiste. Enfin Pierre-Joseph Proudhon, figure atypique du socialisme français, considéré également comme l'un des pères de l'anarchie, a également eu une large influence auprès des milieux intellectuels et ouvriers. Proudhon entretient en effet des relations avec Karl Grün, Karl Marx, ou encore avec Alexandre Herzen⁴⁰. Lors de la fondation de la section française de l'Association internationale des travailleurs (AIT) en 1865, celle-ci est dominée par des ouvriers comme Henri Tolain ou Eugène Varlin proches des idées proudhoniennes.

Ces quatre auteurs présentent également l'intérêt de représenter des courants différents au sein du socialisme pré-marxiste. La mise en parallèle de ces penseurs permet de mettre en évidence les convergences et surtout les divergences existant entre leurs doctrines. Il faut souligner par ailleurs qu'il existe des relations d'influence entre ces quatre auteurs. Étienne Cabet, qui a voyagé en Angleterre, a été influencé par les idées de Robert Owen. Proudhon, qui a critiqué nombre des socialistes de son temps (notamment le communisme de Cabet), a néanmoins été influencé par Fourier : comme l'indique Pierre Haubtmann : « Proudhon doit en réalité beaucoup à Fourier [qui est même] une des premières sources de sa pensée⁴¹. »

Le but de cette étude est donc de mettre en évidence les différentes conceptions de l'articulation entre temps de travail et les autres temps sociaux dans la pensée de ces quatre socialistes utopiques. La démarche d'élaboration du plan a été conditionnée par la nature du sujet qui croise une réflexion sur le réaménagement des temps sociaux dans la première moitié du XIX^e siècle et son appréhension par les socialistes utopiques. Le plan de cette recherche s'articule ainsi autour de trois axes qui permettent d'envisager le sujet dans toutes ses dimensions. La définition de ces trois axes a été orientée par une réflexion portée sur le temps de l'individu. Celui-ci se décline en premier lieu dans le temps long, celui de la vie ou d'une existence humaine. Le temps de l'individu doit ensuite être abordé dans le temps court, celui

37. *Ibid.*, p. 285-286.

38. CORDILLOT Michel, « Vidal Laurent : ils ont rêvé d'un autre monde », *Cahiers Charles Fourier*, n° 25, 2014.

39. Voir LALLEMENT Michel, *Le travail de l'utopie. Godin et le familistère de Guise*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

40. MERVAUD Michel, « Herzen et Proudhon », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 12, n° 1-2, janvier-juin 1971, p. 110-188.

41. HAUBTMANN Pierre, *Pierre-Joseph Proudhon, sa vie, sa pensée (1809-1849)*, Paris, Beauchesne, 1982, p. 82.

de la quotidienneté, du temps vécu à chaque instant. La domination du temps de travail dans cette dimension du temps de l'individu induit une distribution du temps de l'individu dans un système dans lequel s'articulent le temps dédié au travail et celui qui ne l'est pas. Cette réflexion sur le temps aboutit ainsi à la définition de trois axes centraux : le temps long de la vie d'un individu, le temps dédié au travail, et enfin le temps de non-travail.

La première partie du plan s'intéresse à la conception par ces auteurs du temps long de la vie de l'individu, de sa naissance à sa mort. Les différents âges de la vie sont alors le cadre de réflexion de cette première partie. Il s'agit de repérer les temps sociaux prépondérants dans chacune de ces étapes de la vie d'un individu et de dégager la conception globale de l'existence développée par chacun de ces auteurs. Le premier chapitre s'intéresse ainsi à l'âge de l'enfance qui représente un enjeu central pour les socialistes comme l'a démontré Nathalie Brémand dans son ouvrage intitulé *Les socialismes et l'enfance. Expérimentation et utopie (1830-1870)*⁴². Il s'agit alors de s'intéresser plus particulièrement à la place du travail et de l'éducation dans la conception de l'enfance développée par ces auteurs. Le second chapitre de cette première partie s'intéresse quant à lui à l'âge adulte de l'individu. L'objectif est de mettre en évidence les différentes façons par lesquelles ces auteurs abordent l'existence de l'individu dans sa globalité.

La deuxième partie, centrale dans le plan, s'intéresse à la réflexion sur la place du temps de travail dans les projets de réorganisation sociale proposés par ces socialistes utopiques. Le temps de travail représentant le temps dominant des sociétés modernes, c'est donc naturellement que cette question constitue le cœur de cette étude. La construction de cette partie s'appuie sur les critères définis par Roger Sue pour évaluer la domination du temps de travail dans une certaine structure des temps sociaux. Les deux chapitres de cette partie abordent ainsi dans un premier temps l'importance qualitative que ces auteurs attribuent au temps de travail, et dans un second temps son importance quantitative. Ces deux approches du temps de travail permettent ainsi de mesurer la domination de ce temps social dans les projets de sociétés futures esquissés par ces auteurs.

La troisième partie aborde enfin le temps libre qui représente la face opposée du temps de travail. La première moitié du XIX^e siècle se caractérise en effet par l'initiation d'un mouvement séculaire de réduction du temps de travail. Il s'agit alors de mesurer l'influence de ces premiers socialistes sur l'initiation de cette conquête progressive d'un temps libre accru, cette revendication étant constitutive de la culture politique socialiste à partir de la seconde moitié du siècle. L'objectif est de discerner comment ces quatre auteurs envisagent ce temps libéré du travail et la place que ceux-ci lui attribuent dans l'existence. Dans un premier temps, la conception de ce temps libéré du travail de ces auteurs est envisagée au travers de la distinction classique en sociologie du temps opposant le temps de non-travail et le temps libre. L'appréhension par ces penseurs du temps libre conduit à s'interroger sur leurs différentes définitions de l'usage de ce temps.

42. BRÉMAND Nathalie, *Les socialismes et l'enfance. Expérimentation et utopie (1830-1870)*, Rennes, PUR, 2008.